fection et d'admiration envers le vénéré Prélat qui depuis vingt-cinq ans est la gloire et fait le bonheur du diocèse de Saint-Boniface.



- - —

RETOUR DE Mgr GRANDIN A SAINT-ALBERT.

La Semaine religieuse de Laval, dans ses numéros des 3, 10, 17 et 24 avril 1875, a inséré une lettre du P. BRUNET, prêtre du diocèse, qui a suivi Mgr GRANDIN en qualité de postulant. Cette lettre, adressée à un chanoine, contient d'intéressants détails sur le retour de l'Évêque de Saint-Albert et de ses compagnons. Nous sommes sûr que les Oblats en goûteront la lecture.

..... Je ne raconterai pas tout ce qui nous est arrivé depuis notre départ de France jusqu'à Saint-Boniface : ce récit dépasserait de beaucoup la longueur d'une lettre ordinaire. Qu'il me suffise de dire qu'après une navigation heureuse, bien que troublée pendant quelques jours par un vent contraire, nous arrivâmes à New-York le 21 mai. Le 22 mai, à onze heures du soir, nous étions à Montréal. La bienveillante et cordiale hospitalité que nous reçûmes chez les RR. PP. Oblats établis dans cette ville nous eut bientôt remis de nos fatigues, et le 1er juin nous étions prêts à continuer notre route vers le nord de l'Amérique. Nous devions nous rendre à Saint-Boniface, chef-lieu de la province ecclésiastique que composent les quatre diocèses et vicariats apostoliques de Saint-Boniface, de Saint-Albert, de la rivière de Mackenzie et de la Colombie anglaise. C'était à Saint-Boniface que nous attendait la caravane qui devait nous conduire à Saint-Albert. Mais, pour la rejoindre, il nous restait 800 lieues à parcourir. Nous prîmes la voie des lacs ; c'était la plus directe pour nous, et en même temps la plus agréable. Le chemin de fer nous emporta pendant environ 200 lieues sur les bords du grand fleuve Saint-Laurent. Après une nuit et un jour tout entiers passés

en chemin de fer, nous nous embarquâmes sur un magnifique bateau à vapeur pour faire une traversée de 350 lieues au moins sur les deux lacs Huron et Supérieur. Ces lacs sont de véritables mers avec leurs tempêtes et leurs naufrages : une semaine auparavant, un bateau s'était perdu corps et biens sur le lac Supérieur; personne parmi les voyageurs, qui étaient fort nombreux, n'avait pu être sauvé. Grâce à Dieu, il ne nous arriva aucun accident, bien que d'épais brouillards rendissent la navigation fort dangereuse, ce qui nous força à nous arrêter souvent pour ne pas aller nous briser contre des rochers à fleur d'eau, ou échouer sur des bancs de sable. Après avoir débarqué dans un port situé à l'ouest du lac Supérieur, nous reprîmes le chemin de fer pour traverser un des plus beaux pays du monde. Longtemps nous remontâmes le fleuve Saint-Louis. Plus loin, nous traversâmes le fameux fleuve Mississipi, mais tout près de sa source : ce n'est en cet endroit qu'une assez grosse rivière. Tournant ensuite brusquement au nord, nous atteignîmes une nouvelle ville qui se bâtit sur une rivière appelée la *Rivière-Rouge*. Là nous reprenons encore le bateau à vapeur, et nous descendons pendant quatre jours cette rivière, d'une navigation fort difficile, à cause de son peu de profondeur et de ses sinuosités sans nombre. C'est pendant cette dernière partie de notre voyage que nous avons eu le plus à souffrir. Le bateau était rempli de gens qui émigraient vers le nord. Nous n'avions à manger que ce que nous avions pu nous procurer avant de nous embarquer, et nos provisions se bornaient à bien peu de chose : un peu de lard, quelques pommes de terre, quelques petits biscuits, voilà tout; il fallait ménager pour ne pas voir ces provisions nous manquer avant notre arrivée. Mais ce n'est pas tout : impossible de trouver, je ne dirai pas un lit, mais un endroit convenable où prendre quelque repos; nous étions rendus de fatigue, le sommeil nous accablait et nous nous étendions où nous pouvions, sur des caisses, des sacs de farine, ou sur des planches entassées près de la machine. Après un quart d'heure ou une demi-heure de sommeil, le bruit, le vacarme qui se faisait à nos côtés, les sifflements de la vapeur, et surtout le froid

de la nuit, la douleur et l'engourdissement qui envahissaient tous nos membres, nous réveillaient bientôt, et alors, comme des âmes en peine, nous nous levions, errant çà et là, faisant le tour du bateau, pour nous laisser retomber quelque temps après à l'endroit où la fatigue nous abattait. Nous n'avions pas dormi depuis plusieurs nuits, lorsque nous atteignîmes le port. Nous avions assez souffert, et il était temps que ces misères eussent un terme.

Cependant, à peine eûmes-nous touché le rivage, que tout malaise disparut comme par enchantement, et bientôt nous eûmes oublié les fatigues précédentes. Nous arrivions à Saint-Boniface le vendredi qui suit l'octave de la Fête-Dieu, c'est-à-dire le jour où l'Eglise célèbre la fête du Sacré-Cœur. Cette coïncidence nous frappa ; nous fûmes heureux d'entrer dans notre nouvelle province ecclésiastique sous les auspices du Cœur de Jésus, et de pouvoir célébrer, en l'honneur de ce divin Cœur, la première messe qu'il nous était donné de dire sur cette terre d'Amérique, où la Providence nous avait appelés de si loin. S. Gr. Mgr Taché nous reçut avec toute la bienveillance et toute l'amabilité possible, et pendant dix jours nous jouîmes auprès de lui de la plus gracieuse hospitalité. Aussi il nous en coûtait de nous séparer de notre bon Archevêque. Mais nous n'étions pas au bout de notre route : il nous restait encore 300 lieues à faire en charrette, avec des chevaux d'assez maigre apparence, et déjà bien fatigués du chemin qu'ils avaient fait pour venir à Saint-Boniface. Monseigneur lui-même était inquiet en se voyant si peu de chevaux et en si mauvais état; mais il fallait se résigner à partir. Le 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, une messe des plus solennelles que j'aie vues fut célébrée par Mgr Grandin. A deux heures, nous quittons Saint-Boniface et nous traversons la Rivière-Rouge, disant adieu à la civilisation pour entrer en plein pays sauvage, et voyager pendant deux grands mois à travers ces longues et interminables prairies, ou plutôt déserts, qui s'étendent à l'ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses, et au nord jusqu'à l'océan Glacial. C'était l'inconnu qui s'ouvrait devant nous : nous allions mener tout de bon la vie de

Missionnaires ; nous nous aperçûmes bientôt que tout n'y est pas rose.

Dès ce premier jour, en effet, nous eûmes à subir vers six heures du soir un orage épouvantable : ce n'était que feu et flamme ; les éclairs sillonnaient non-seulement les nues, mais encore l'air à nos côtés; nous les voyions briller et disparaître en touchant la terre, à quelques pas seulement de nos charrettes. Les coups de tonnerre nous partaient aux oreilles comme de véritables coups de canon ; nous étions à la lettre au milieu de l'orage ; ajoutez à cela les torrents d'eau qui se déchargeaient sur nos têtes, tandis qu'autour de nous d'affreux tourbillons déracinaient les arbres en les faisant craquer effroyablement : une véritable scène du jugement dernier. Nous eûmes une belle peur; heureusement que nous arrivions à une petite mission, la mission Saint-François-Xavier, où nous trouvâmes un abri ; mais nous étions dans un état pitoyable, trop heureux encore d'en être quittes à si bon marché, c'est-à-dire sans accident. L'orage continua toute la nuit : on aurait lu facilement à la lueur des éclairs, car dans ces régions ils se succèdent avec une telle rapidité que ce n'est qu'un jet de flamme continu. Nons apprîmes le lendemain que plusieurs sauvages étaient morts victimes de cet orage. Le matin, la pluie ayant cessé vers huit heures, nous prîmes notre petit repas, et nous nous remîmes en route, en nous demandant si de pareilles scènes devaient se renouveler souvent pendant notre marche à travers les prairies. Trois semaines ou un mois plus tard, nous fûmes de nouveau surpris par un orage semblable : une tente fut emportée, et pour empêcher que la nôtre n'eût le même sort, nous fûmes obligés de nous lever pendant la nuit et de réunir tous nos efforts pour la maintenir en place : chacun criait, chacun donnait son avis, c'était curieux au possible, et pendant ce temps le vent et la pluie faisaient rage au dehors. Enfin l'orage cessa et nous pûmes dormir, mais à moitié noyés, car l'eau coulait partout. Plus nous nous éloignions de la Rivière-Rouge, plus les orages devenaient rares : on n'en voit jamais à Saint-Albert ni dans le voisinage des montagnes Rocheuses.

Que vous dire, monsieur le Chanoine, d'un voyage à travers ces immenses plaines? Là tous les jours se suivent et se ressemblent plus ou moins. Chacun a son petit train, c'est-à-dire sa charrette chargée de bagages, avec un cheval ou un bœuf dont il doit s'occuper. On fait une halte vers onze heures du matin. Les uns alors allument du feu pour la cuisine, les autres vont chercher de l'eau, les autres du bois, les autres enfin tâchent de remettre en bon état leurs habits déchirés, ou les équipages brisés le long de la route. Après dîner, nous nous mettions à l'ombre des charrettes pour dormir un peu, car le soir nous nous couchons assez tard, et le matin il faut être debout à trois heures et demie ou quatre heures pour apprêter le déjeuner et se mettre en route. Tous les jours Monseigneur célébrait la sainte messe dans sa tente, et l'un de nous à tour de rôle la disait dans une autre tente: il y avait donc deux messes chaque matin; ceux qui n'avaient pas le bonheur de célébrer le saint sacrifice avaient du moins la consolation de pouvoir communier. Le dimanche, tous les Pères disaient la sainte messe. Après midi, nous repartions vers deux heures et demie ou trois heures, lorsque les chevaux s'étaient reposés pendant trois heures au moins. Le soir nous campons où nous trouvons de l'eau, sur le bord d'une rivière, d'un lac ou d'un marais. Là, nous dressons nos tentes, et nous déposons les couvertures dans lesquelles nous devons nous rouler pour prendre le repos de la nuit. Le souper se prépare pendant ce temps, et nous prenons ce qu'on nous sert: du lard habituellement, avec une tasse de thé. Dès le lendemain de notre départ de Saint-Boniface, on nous fit manger du *pimikan*, mot sauvage qui signifie viande hachée, pilée le plus possible, et renfermée dans des peaux de taureaux sauvages. Elle se conserve ainsi des années entières sans se corrompre; mais souvent la propreté n'a pas présidé aux apprêts de cette nourriture, et le goût en est quelquefois si désagréable qu'il faut être bien pressé par la faim et n'avoir absolument rien autre chose, pour se résigner à en manger. Il faut alors fermer les yeux, faire un acte de foi, et s'exécuter sans réfléchir davantage. Au commencement, la vue et l'odeur

de ce ragoût, barbare comme son nom, suffisaient pour nous enlever l'appétit; mais peu à peu nous nous y habituâmes, car à quoi ne s'accoutume-t-on pas avec un peu de bonne volonté? et puis la faim bannit toute délicatesse.

Après le repas du soir, venait ordinairement une séance de récits, d'histoires de toute sorte, et finalement de chansons. Il y en avait une surtout que Monseigneur nous avait apprise, et qui a fait fureur. Après avoir bien causé, bien ri, nous faisons la prière du soir en commun, et nous nous disposons à aller prendre un peu de repos. Restait cependant une autre besogne à faire : celle de nous débarrasser des maringoins, cruels petits moustiques, qui remplissent ces plaines par myriades, et vous torturent impitoyablement. Un seul de ces moustiques suffit pour empêcher dix personnes de dormir, soit par le bruit de ses ailes qui vous agace et vous tient en éveil, parce qu'il annonce l'approche de l'ennemi, soit par ses piqûres, qui ne sont pas dangereuses, il est vrai, mais qui causent néanmoins une sensation de douleur insupportable. Ai-je ri quelquefois !... Il y en avait qui se fâchaient tout de bon contre ces pauvres petites bêtes, comme si elles eussent eu conscience de leurs actes. Pour s'en délivrer, il faut allumer du feu à l'entrée de chaque tente, et la remplir de fumée le plus possible ; les maringoins détestent ce procédé, et quittent la place sur-le-champ. Puis on se précipite dans l'intérieur, on ferme toutes les ouvertures avec le plus grand soin, et chacun, en toussant, pleurant et se frottant les yeux, trouve sa place comme il peut, dans cette atmosphère où la fumée permet à peine de respirer.

Le lendemain ressemblait à la veille; et c'est ainsi que nous avons voyagé jusqu'à la fin du mois d'août, sous un ciel de feu, et quelquefois aussi par un froid glacial, dans ces immenses solitudes, sans rencontrer aucune habitation jusqu'à la première mission du diocèse de Saint-Albert. Nous voyions de temps en temps des caravanes se rendant à la Rivière-Rouge, ou des sauvages errant dans le désert; mais nous n'aimoins pas à rencontrer ces derniers, parce qu'ils sont voleurs et tâchent de prendre tout ce qu'ils peuvent. Si le voyageur

n'a pas l'œil à ses bagages, s'il ne les garde pas, surtout pendant la nuit, il est bien rare qu'il les retrouve tous le lendemain, quand il y a des sauvages dans les environs.

Notre caravane était conduite par deux jeunes métis de Saint-Albert, dont l'adresse et la gaieté, même au milieu des difficultés les plus grandes, nous ont souvent étonnés dans le voyage. On appelle *métis* les habitants de cette contrée dont l'un des parents, le père ou la mère, ou les aïeux sont de race civilisée, descendants de Canadiens, de Français ou d'Anglais établis dans le pays. Ce sont bien, de l'aveu de tous les étrangers, les premiers voyageurs, et aussi les plus habiles chasseurs du monde. Souvent nous les avons vus, au milieu des marais et des rivières où ils étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture, rire, plaisanter avec la plus joyeuse humeur possible, tout en excitant leurs chevaux, soulevant les charrettes, et s'y prenant si bien, qu'ils savaient se tirer avec une dextérité admirable des plus mauvais pas. Jamais nous n'avons entendu un seul blasphème sortir de leur bouche, alors même qu'ils avaient le plus de peine et de fatigue. D'ailleurs on ne sait pas blasphémer dans ce pays-ci; les langues sauvages n'ont pas de mots semblables; et ceux qui veulent le faire, se servent pour cela de la langue française : ce n'est pas un grand honneur pour nous. Le blasphème et le travail du dimanche sont deux choses inconnues parmi nos chrétiens, si bien qu'on serait scandalisé si l'on entendait tirer un coup de fusil le dimanche ou un jour de fête. J'ai dit que les métis étaient de grands chasseurs ; en effet, courir après les buffles dans la prairie, c'est toute leur vie et leur seule occupation. Aussi ont-ils acquis dans cette chasse une habileté extraordinaire.

Il ne nous est arrivé pendant notre voyage aucun malheur sérieux ; quelques voitures se sont renversées dans certains passages plus difficiles ; mais personne n'a été grièvement blessé. Dans une circonstance, un Père et un Frère convers furent précipités de la voiture qu'ils montaient; nous les croyions écrasés sous les caisses et les malles dont elle était chargée ; mais à notre grand étonnement ils se relevèrent, le Père sans la

moindre égratignure, et le Frère avec une dent brisée ; c'était déjà trop, mais en réalité c'était un tout petit accident, lorsqu'ils auraient pu se tuer en tombant sur les rochers entre lesquels la caravane s'avançait péniblement. Plusieurs parmi nous ont été indisposés; Monseigneur surtout a été assez sérieusement malade : il lui est survenu à la joue une fluxion qui l'a bien fait souffrir. Sa Grandeur a dû subir à son tour le sort commun et aller à l'hôpital : nous appelions ainsi une voiture un peu plus commode que les autres, où nous installions ceux qui étaient trop souffrants pour supporter les soubresauts et les cahots de nos incommodes charrettes. Enfin, après quatre ou cinq jours de souffrances aiguës, le mal a disparu peu à peu, la santé est revenue complétement, et Sa Grandeur a pu achever le reste de la route sans éprouver le plus léger malaise.

Nous marchions à petites journées, pour ne pas trop fatiguer nos chevaux ; nous avancions plus ou moins vite, suivant les difficultés plus ou moins grandes du chemin, faisant en moyenne 6 ou 7 lieues par jour. Le 21 juillet nous entrions dans le diocèse de Saint-Albert; mais nous n'étions encore qu'à moitié de notre parcours. Quelques jours plus tard, nous rencontrâmes des sauvages peu ou point vêtus, qui exigèrent de nous des vivres avec une importunité qui semblait devenir menaçante. Justement, Monseigneur nous avait laissés la veille pour aller en avant visiter sa première mission, Saint-Laurent, et nous y attendre. La lettre que ces coureurs nous apportaient contenait leur condamnation. Elle avait été écrite en latin par les Missionnaires de Mgr FARAUD, lesquels avaient passé par là trois semaines auparavant et avaient eu toute la peine du monde à se débarrasser de ces Indiens vagabonds. Ils voulaient du thé, du sucre, etc., et voyant qu'on ne leur donnait pas assez au gré de leurs désirs, ils menacèrent de tuer un des bœufs qui traînaient les charrettes des voyageurs. Les Pères, ne sachant comment se débarrasser d'eux, leur dirent : « Ecoutez : Mgr GRANDIN, que vous connaissez, passera par ici dans quelques semaines; c'est le grand chef de la prière dans ce pays; attendez-le, il vous

donnera probablement quelque chose ; nous allons vous écrire une lettre pour lui. » C'était cette lettre que les sauvages nous remirent avec tant de confiance. Ils furent bien étonnés de voir leur indigne conduite ainsi découverte, car les Missionnaires y racontaient tout ce qui leur était arrivé. Les sauvages jurèrent par leurs Manitous que ce n'était pas vrai ; mais nos jeunes métis leur dirent : « Vous êtes des menteurs et des fripons ; eh bien, sachez que ces Français sont tous armés de fusils, et ils savent si bien s'en servir, que jamais ils ne manquent un animal dans la prairie ; ainsi soyez raisonnables, ou bien il va vous en coûter cher pour vous être conduits comme vous l'avez fait. » Au même instant un Frère belge rentrait au camp son fusil sur l'épaule, et portant un animal qu'il venait de tuer. Cette vue calma sensiblement nos sauvages, qui, loin de nous demander des vivres, nous apportèrent des canards, des framboises en quantité ; nous leur donnâmes à manger, et ils nous quittèrent sans nous inquiéter en aucune façon.

Quelques semaines plus tard nous rencontrions un autre camp sauvage, composé d'une centaine de loges. Ils ne nous dirent rien : mais ils vinrent toucher tout ce qu'il y avait dans nos charrettes : c'est une inspection qu'ils ne manquent jamais de faire. Le chef étant catholique, Monseigneur lui donna un gros chapelet de Lourdes, et l'invita avec les principaux de la tribu à partager notre dîner ; ce bon vieux était d'une joie à ne plus se posséder. Son gros chapelet au cou, il fit un long discours à ses gens, qui l'écoutèrent avec la plus grande attention. Comme ce morceau d'éloquence était en cris, nous n'en comprîmes pas un mot, bien entendu. La plupart de ces pauvres sauvages sont encore infidèles. Qu'il est triste de voir ces hommes, ces femmes, ces enfants, à peine vêtus, souvent pas du tout, couverts de vermine, d'une malpropreté à ne pas se la figurer, manquant de tout, et vivant comme des bêtes sauvages au milieu de leurs immenses prairies !

Les deux principales tribus de notre diocèse, les Cris et les Pieds-Noirs, sont maintenant en guerre, ce qui nuit

beaucoup au progrès de l'Evangile parmi eux ; car, pendant qu'ils sont à leurs idées de colère et de vengeance, ils écoutent fort peu les avis et les prédications des Missionnaires. Mais revenons à notre voyage.

Les deux dernières semaines de notre si longue route furent les plus pénibles. Pendant dix jours nous marchâmes dans des marais, où nos pauvres chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre. J'ai dit que nous avions traversé de magnifiques contrées ; mais nous voyagions présentement dans le plus horrible pays qu'il soit possible d'imaginer. Il fallait à chaque instant que nos hommes descendissent dans l'eau et dans la boue pour tirer les voitures et sauver les chevaux qui couraient risque de se noyer, à moins qu'on ne les tirât à force de bras, eux et les charrettes. Nous campions où la nuit nous prenait, sur le bord de ces marais, dans des places souvent fort incommodes, et encore plus humides ; mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Pour comble d'infortune, nous arrivâmes sur le bord d'une grande rivière débordée, sans avoir le moyen de traverser : il fallait donc recourir aux expédients. Plus d'un Français aurait été embarrassé ; mais les gens de ce pays sont si habiles, qu'ils imaginent sur-le-champ un moyen de sortir du mauvais pas. Sur leur avis nous fîmes un bateau ou plutôt un radeau du fond d'une charrette, en l'entourant d'une toile goudronnée que nous avions, en le flanquant de quatre gros pieds d'arbres pour le maintenir sur l'eau, et puis, vogue la nacelle !... Auparavant nous avions déjà passé une heure ou une heure et demie à couper des branches d'arbre et à les étendre sur la rive pour rendre plus fermes les abords de la rivière ; sans cette précaution, il eût été impossible d'en approcher. Après avoir amené nos voitures le plus près possible du courant, nous les déchargeâmes pour transporter ensuite nos malles sur ce radeau improvisé. On a dit souvent que les évêques missionnaires ne s'épargnent pas et qu'ils sont les premiers à la peine et à la fatigue ; rien n'est plus vrai ; Monseigneur nous l'a montré dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres. Nous le voyions, dans la boue jusqu'à mi-jambes, s'employer au transport des bagages, puis, une fois

passé sur l'autre bord, aider à haler l'embarcation, et, lorsqu'elle était arrivée près de lui, en retirer ce qu'elle contenait. Pendant quatre heures environ, c'est-à-dire tout le temps que nous mîmes à passer la rivière, il resta ainsi enfoncé dans l'eau et la vase jusqu'au-dessus des genoux ; et il quitta seulement le dernier cette fatigante partie. Cette rivière, qui se nomme la *rivière Bataille* (c'est un nom bien trouvé), nous donna fort à batailler. Notre petit radeau dut aller et revenir bien des fois d'une rive à l'autre ; mais il fit merveilles, et nous déposa tous sains et saufs sur le rivage opposé avec nos bagages et nos charrettes. Monseigneur nous avoua que c'était un des passages les plus difficiles qu'il eût rencontrés ; il redoutait les accidents, et il avait fait dire deux messes le matin, afin que le bon Dieu nous gardât, et qu'il ne nous arrivât aucun malheur. Nos prières furent exaucées : nous avions pensé devoir mettre deux ou trois jours pour franchir cette rivière, une demi-journée nous suffit. Nous dînâmes joyeusement et de bon appétit, nous rechargeâmes nos voitures, et en route !...

Enfin nous arrivâmes à Saint-Albert le mercredi 27 août, à dix heures et demie du soir. Le passage de la grande rivière Siskatchiwan nous avait demandé beaucoup de temps et de fatigues ; nous étions rendus de lassitude. Nos pauvres chevaux, maigres à faire peur, pouvaient à peine se traîner dans les derniers jours : ils avaient fait près de 700 lieues depuis le mois de mai, 350 pour venir à Saint-Boniface et autant pour nous ramener. Cependant, à peine eurent-ils reconnu leur chemin, après avoir passé cette rivière Siskatchiwan, à 4 lieues d'ici, qu'il n'y eut plus moyen de les retenir ; ils reprirent toute leur ardeur, et ce ne fut plus qu'une course rapide jusqu'à la Mission. Là encore nouvel obstacle ; la rivière de l'Esturgeon, qui coule au bas de la colline, était débordée et le pont emporté ; il fallut la traverser tour à tour sur un léger canot, au risque de verser vingt fois et de tomber à l'eau. La nuit était obscure et la pluie tombait. Enfin nous arrivâmes de l'autre côté. Le clergé de Saint-Albert nous attendait en chantant les litanies de la sainte Vierge ; là aussi se trouvaient les Sœurs avec leurs orphelins et toute la population de Saint-

Albert. Tout ce monde nous reçut aux cris mille fois répétés de : « Vive Monseigneur! Vivent les Missionnaires ! » avec force décharges de coups de fusil. Le *Te Deum* fut entonné, et nous nous rendîmes à l'église, où un salut solennel en musique fut chanté, et où la bénédiction du saint sacrement vint terminer et couronner notre long et périlleux voyage.

Notre sacrifice était consommé. Nous étions arrivés dans ces régions, à Saint-Boniface, notre archevêché, le jour même de la fête du Sacré Cœur de Jésus. Marie voulut à son tour, par une attention toute particulière de sa maternelle bonté, nous recevoir dans son Cœur Immaculé, c'est un souvenir que nous conserverons désormais toute notre vie. En effet, nous atteignions Saint-Albert dans la semaine de l'octave du très-saint et Immaculé cœur de Marie, fête patronale et principale de notre nouveau diocèse, qui est spécialement consacré à Notre-Dame des Victoires Le dimanche suivant, jour de l'octave, Sa Grandeur célébra solennellement la messe du saint Cœur de Marie. Nous étions définitivement installés dans ces missions, vers lesquelles nous aspirions de toute l'ardeur de notre âme. Puissions-nous y passer le reste de notre vie, en sauvant quelques âmes et en nous sauvant nous-mêmes. Pour réussir et persévérer, nous avons grand besoin de prières : vos anciens élèves, vénéré directeur, vous demandent donc instamment de vouloir bien vous souvenir d'eux au saint autel ; ils ne vous oublieront point non plus devant le bon Dieu.

Impossible d'entrer dans de plus grands détails sur nos missions ; cette lettre est déjà bien trop longue. Cependant je ne puis la terminer sans raconter un événement bien triste que nous avons appris il y a quelques jours seulement. Depuis ce temps, nous sommes sous l'impression de la plus vive douleur, car nous pleurons un bon et fervent chrétien, dévoué à nos missions, et mort dans la prairie, de la mort la plus affreuse qui se puisse imaginer, mort de faim et de froid, égaré, perdu dans un océan de neige. Voici en deux mots cette triste histoire : Louis Dazé — c'était son nom — Canadien d'origine, s'était depuis bien des années dévoué au service de ces missions, sans vouloir accepter autre chose que la nourriture et

le vêtement. Comme il était très-habile menuisier, il rendait aux missions d'immenses services. L'automne dernier, il avait voulu accompagner un Père, appelé Scollen, Irlandais tout jeune encore, qui évangélise les sauvages cris et pieds-noirs, à vingt-cinq ou trente journées de marche de Saint-Albert. Vers le milieu de novembre, notre Canadien partit avec quelques sauvages pour aller à la chasse des buffles, car les vivres commençaient à faire défaut. Ils rencontrèrent, à 70 ou 80 milles de là, les buffles par bandes innombrables. Les sauvages s'élancèrent à leur poursuite, en disant à Louis Dazé d'aller attendre les chasseurs à 5 milles de là, près d'un bois qu'ils lui désignèrent, parce que le temps, ajoutèrent-ils, allait devenir très-mauvais. Le soir, les sauvages revinrent au camp avec leurs chevaux chargés de viande, et presque aussitôt la neige commença à tomber à gros flocons; un ouragan terrible se déclara, et la *poudrerie* (c'est le nom qu'on donne ici aux tempêtes de neige) devint si violente, qu'il fut impossible de distinguer le moindre objet à un pas devant soi. Avant de se coucher, un Assiniboine sortit pour essayer de rassembler les chevaux; mais il ne put parvenir qu'à en réunir cinq ou six : la neige, soulevée en épais tourbillons, remplissait tellement l'air, que le sauvage aveuglé se hâta de rentrer dans la tente. Le Canadien demanda si tous les chevaux étaient là, et sur la réponse négative du sauvage, il sortit aussitôt pour les aller chercher. « C'est inutile, reprit l'Assiniboine, tu ne les trouveras pas, et tu es mort si tu t'éloignes de la tente. » Mais Louis Dazé était un homme que rien n'effrayait. Depuis vingt ans qu'il était dans ces régions, il avait voyagé au milieu de dangers, de difficultés de toute sorte; son énergie, son habileté, son esprit naturel l'avaient sauvé dans toutes les circonstances difficiles; il crut pouvoir se hasarder, cette fois encore, par dévouement à la mission, à laquelle les chevaux appartenaient. Bientôt il se perdit, et lorsque le lendemain les sauvages, en s'éveillant, à demi morts de froid, et ensevelis sous 4 pieds de neige, ne le virent point à côté d'eux, ils partirent aussitôt à sa recherche; mais ils ne le trouvèrent point. Pendant quatorze jours, ils parcoururent la prairie sans

pouvoir rencontrer l'infortuné. Ils revinrent donc à la mission. Le P. SCOLLEN fut tellement saisi à cette nouvelle, qu'il se jeta, ou plutôt se laissa tomber sur son lit, en proie à une violente agitation de nerfs. Sa douleur est on ne peut plus vive ; car il aimait beaucoup ce Canadien, que nous avions vu nous-mêmes en arrivant à Saint-Albert, et qui était bien le meilleur homme du monde, rond et franc, et avec cela si bon chrétien, qu'il ne manquait jamais d'assister à la messe tous les matins, de dire son chapelet tous les soirs, et de se confesser tous les quinze jours ou trois semaines. Il avait fait la sainte communion huit jours avant son malheur. Le Père résolut de retrouver son infortuné compagnon à quelque prix que ce fût, et pour cela de parcourir la prairie dans tous les sens ; mais le lendemain un sauvage vint lui dire : « Ma femme, en allant chercher du bois, a trouvé ton frère mort sur les bords de la rivière du Coude. » Le malheur prévu n'était que trop réel, et le Père comprit aussitôt quel était ce mort. Une demi-heure après, la femme du sauvage amenait le traîneau sur lequel était déposé le cadavre de ce pauvre Louis Dazé. Le P. SCOLLEN embrassa en pleurant les restes inanimés de celui qui, depuis si longtemps, dit-il, était l'ami du Missionnaire, et qui le soir égayait, par ses conversations vives et enjouées, son foyer solitaire. Sur le point de mourir, il avait eu la bonne pensée de tirer son scapulaire pour le baiser une dernière fois, et sur ses joues on voyait encore la trace des larmes qu'il avait versées avant de rendre le dernier soupir. Comme il avait dû souffrir, mon Dieu !... Se voir condamné à mourir, seul, abandonné dans cet affreux désert !... Mourir de faim et de froid, aveuglé par ces tourbillons de neige, si violents qu'ils vous dérobent quelquefois la vue du ciel !... Ce pauvre Canadien était un homme d'une force et d'un courage extraordinaires ; ce qui le prouve, c'est qu'au grand étonnement des sauvages eux-mêmes il avait pu faire sans manger plus de 60 milles à pied dans la neige sans presque s'arrêter. Il était parvenu à s'orienter et à se diriger du côté de la mission, dont il n'était plus éloigné que de 14 milles, 4 lieues et demie ou 5 lieues ; il est tombé d'épuisement

à cinq minutes d'un camp sauvage ; encore quelques pas et il était sauvé ! mais il devait arriver au ciel, où il est maintenant, nous l'espérons, puisque sa vie, si belle et si méritoire, s'est terminée par une mort cruelle en apparence, mais en réalité *pretiosa in conspectu Domini;* il a succombé en se dévouant pour les missions. Après une telle vie et une telle fin, on peut paraître avec confiance en présence de Notre-Seigneur.



Nous complétons le récit de la mort tragique de Louis Dazé par les détails suivants, communiqués à Mgr GRANDIN par le P. Scollen.

« Je suis maintenant au comble de la tristesse. Le P. BONNALD et moi venons de passer une journée et une nuit affreuses, le chagrin a chassé le sommeil ; le repos ne nous est plus possible, notre douleur est extrême.

« Hier, dimanche, vers midi, un sauvage arrive à cheval m'annonçant qu'il avait trouvé le corps de notre pauvre Louis Dazé, qu'il nous amène.

« Vous pouvez juger, Monseigneur, quel peut être notre état en pareille circonstance. L'annonce faite, ce sauvage sort pour aller à la rencontre de sa femme amenant sur une charrette les restes de notre cher compagnon. Une demi-heure plus tard, le cœur brisé, j'embrassais le cadavre de l'ami des Missionnaires. Pauvre enfant ! il a succombé victime de son dévouement, et maintenant la vue de ces traits glacés, qui, naguère dans toute la vigueur de la vie la plus florissante, égayaient notre foyer solitaire, ne fait que déchirer notre cœur ! Que les vues de la Providence sont impénétrables ! Dans ma précédente lettre j'ai dit à Votre Grandeur comment Louis avait dû s'écarter. Je compléterai cette fois mon récit en vous parlant et de sa mort et de la manière dont on l'a